

juée d'un caractère à la fois national et humanitaire, c'est un signe de santé profonde et de prochain relèvement. Laissons les ignares et les sots dauber à leur aise sur la littérature et sur les littérateurs. Ceux-ci n'en continuent pas moins leur œuvre éternelle, et fortifient, de siècle en siècle, le lien idéal et imbrisable qui unit, en un seul faisceau, l'humanité civilisée. Il n'y a de décadence véritable que dans le mépris de l'esprit humain. L'histoire bouscule les arrangements éphémères de la politique; elle déchire les protocoles, arrache les tapis verts des congrès, se moque des administrations et des chancelleries; au contraire, elle élève de plus en plus haut, dans l'ordre des réalités intangibles, le concile universel des poètes, des sages et des orateurs. Par Juan Valera, par Pereda, par Perez Galdos, l'Espagne moderne est brillamment représentée à ce concile, où seules les nations lettrées ont le droit de prendre séance.

Je connais Perez Galdos, pour l'avoir rencontré à la table hospitalière d'un Parisien, ami des lettres humaines et particulièrement des lettres espagnoles. Je fus frappé, dès le premier abord par l'expression de mélancolie pensive qui distingue l'auteur de *Misericorde* et du *Roman de sœur Marcela*.

*Misericorde*... Ce titre résume, je crois, la passion qui dirige la vie intérieure de Perez Galdos, et qui ouvrit à son talent une source inépuisable de bonté et de charité. Dickens, Tolstoï n'ont point parlé plus tendrement des humbles, des opprimés, des vexés, dont la plainte inapaisée obsède les échos de la « cité dolente ». Les lecteurs du *Temps*, certes, n'ont pas oublié ce livre de pitié et d'ironie. Dès les premières pages, l'auteur nous introduit dans un coin fort pittoresque de Madrid. D'emblée, nous sommes transportés sur la place del Angel, devant une église dédiée à saint Sébastien. Perez Galdos n'a pas l'air de se soucier des touristes qui vont chercher d'abord, dans Madrid, les endroits fameux et les paysages connus. Pas une fois, dans ce roman, il ne cite la Porte du Soleil, ni la Promenade des Récollets, ni la place de la Constitution. Les héros favoris de Perez Galdos ne s'aventurent pas, apparemment, dans des lieux si aristocratiquement fréquentés. Les personnages de *Misericorde* sont des mendiants. On nous les montre sous le porche de l'église : « C'est là, surtout, qu'ils guettent le passage de la charité, comme une garde de haliebardiens chargés de recevoir le péage à la frontière du divin, ou la contribution imposée aux consciences impures qui vont là où l'on peut se laver... » On dirait que Perez Galdos a fait une étude spéciale des loqueteux, claquedents, va-nu-pieds, éclopés et stropiés dont il dépeint la gueuserie et décrit les infirmités. Mais, ce que je loue en lui, c'est qu'il n'a pas cherché un simple plaisir de virtuose dans la représentation artistique de ces haillons et de ces plaies. Il n'a pas voulu rivaliser avec Murillo, peintre réaliste du *Teigneux*, admirable coloriste, dont le pinceau n'a jamais tremblé d'émotion. L'auteur de *Misericorde* aime les pauvres, au point de leur attribuer une âme. Il analyse les sentiments des misérables avec la méthode consciencieuse que nos romanciers mondains appliquent aux amusettes psychologiques des messieurs riches et des dames cosues. Il ne se contente pas de les regarder, dans la rue, sur les places publiques, au moment propice où s'exerce l'« art de la mendicité ». Il les suit jusqu'aux invraisemblables taudis où gîte, chaque soir, l'armée des aveugles, des bancroches, des béquillards et des culs-de-jatte. C'est délicieux, en effet, de voir fleurir une passion énergique et délicate dans un corps disgracié. Cela fait songer à la floraison de ces plantes rares qui, parfois, aux fenêtres d'une mansarde délabrée, s'épanouissent dans un pot cassé. Et puis, c'est intéressant, de voir le monde du fond d'une « cour des miracles ». Peu d'observatoires sont aussi instructifs et aussi révélateurs. Les mendiants connaissent les mœurs des autres hommes, comme les chasseurs connaissent les mœurs du gibier. Ils savent par quels moyens on décide un pingre à extraire de son gousset une pièce de deux sous. Et, pour cela, ils ont à leur disposition une quantité de paroles et de gestes, dont l'énumération composerait un véritable manuel de rhétorique. Et comme, après tout, on ne s'y prend guère autrement pour quémander le vote d'un électeur, le suffrage d'un académicien ou l'appui d'un ministre, l'écrit que le dernier des marmiteux, simple candidat au pain quotidien, pourrait servir de modèle à ceux qui briguent les bénéfices d'un mandat législatif, les honneurs de l'immortalité ou, tout bonnement, un bureau de tabac.

Je vois bien pourquoi Perez Galdos est allé chercher spécialement parmi les mangeurs de vache enragée un raccourci de la comédie humaine. Aujourd'hui, parmi les complications de la vie moderne, à travers tant d'hypocrisies et d'artifices, le moraliste atteint malaisément les passions sous leur forme la plus primitive, à l'état pur, comme disent les chimistes. Si l'on veut dépouiller l'humanité de tous les masques qui la déguisent, il faut contempler son allure et ses démarches dans l'instant où elle lutte contre la faim, contre le froid, contre la maladie, éternels fléaux à qui nous livrons une bataille éternelle. On a ainsi, en pleine civilisation, à deux pas des tramways électriques et des ascenseurs perfectionnés, l'illusion de retrouver la forêt ancestrale où l'idée fixe d'une épaule de mouton ou d'un sayon de poils de chèvre suffisait à occuper plusieurs semaines de la vie d'un homme. Seulement, chez les indigents et chez les faibles, la concurrence vitale, qui partout ailleurs est horrible à voir, est adoucie par l'aspect pitoyable des combattants. Et puis les malheureux que la peine a meurtris ont souvent, les uns pour les autres, des élans de solidarité que les satisfaits ne connaissent pas. Dans le long atelag d'hommes et de femmes qui tirent la queue du diable, on ne rencontre pas les jambes du voisin. Au contraire, on s'entraide mutuellement, on se donne parfois un coup de main... J'ai relu plusieurs fois le chapitre où Perez Galdos raconte comment l'aveugle marocain Almudena s'arrangea pour réaliser un douro que la vieille Benina, triste pauvre, vint solliciter de sa bienveillance confraternelle.

— Un douro ! s'écria Almudena, exprimant par la subite gravité de sa figure et l'énergie de son accent l'épouvante que lui causait l'importance de cette somme.

— Oui, oui, un douro... Il est indispensable que j'aie ce douro.

... Elle voyait passer des gens... Les uns devaient avoir un douro, les autres aller le chercher ! Elle voyait passer des garçons de recette de la Banque, avec leur sacoche sur l'épaule... Dans les boutiques entraient des acheteurs, qui ressortaient, chargés de paquets. Ailleurs, un char funèbre portait au cimetière quelqu'un qui, certes, ne se souciait plus d'avoir un douro...

Tel est le ton du récit : doucement humoristique, avec une pointe d'ironie aiguë, qui donne beaucoup de piquant à ce roman miséricordieux. Je n'oublierai plus les mendiants de Perez Galdos. Leur silhouette est gravée dans ma mémoire avec la précision d'une eau-forte de Callot.

Pampelune, 4 septembre.

Je viens de relire le *Roman de sœur Marcela* sur les remparts de Pampelune, devant un étrange coucher de soleil, qui incendiait de leurs rouges les fauves montagnes de la Navarre. Décor fait à souhait pour encadrer cette farouche aventure de chouannerie carliste.

Le *Roman de sœur Marcela* est un morceau détaché d'une longue suite de récits que Perez Galdos intitule : *Episodes nationaux*. Le talent de cet écrivain, incroyablement fertile, poursuit et achève deux œuvres parallèles dont l'une ou l'autre suffirait, séparément, à établir la réputation d'un romancier. L'auteur de *Misericorde*, de *l'Ami Manso*, d'*Angel Guerra* se consacre à l'observation du temps présent. Le narrateur épique et familier du *Siège de Saragosse*, de *Gerone*, de *Cadix* raconte aux Espagnols l'histoire héroïque de l'Espagne. J'extrait de mes notes, à ce propos, une page de M. Morel-Fatio qui est, comme on sait, un de nos *hispanisants* les plus autorisés :

L'œuvre de Perez Galdos est vaste et variée : à cette heure, plus de soixante volumes, dont trente environ appartiennent au genre du roman historique ou, pour mieux dire, forment une sorte de revue rétrospective de l'Espagne moderne, depuis le commencement du siècle, et que Galdos mènera jusqu'à la fin de la guerre carliste, peut-être plus loin encore : suite de récits où se rejouent devant nous par les acteurs qui y ont pris une part prépondérante les tragédies ou les comédies dont se compose, au dix-neuvième siècle, l'histoire de la nation, et qui a reçu de son auteur le titre bien approprié d'*Episodes nationaux*. Pour l'assimiler à

quelque chose de français, on peut prononcer le nom d'Eckmann-Chatrian, mais d'un Eckmann-Chatrian plus imaginaire et plus fort, et encore la comparaison ne vaudrait-elle que pour la première série de ces *Episodes*. Dans la seconde déjà et plus encore dans la troisième, qui l'une et l'autre ont profité de l'enrichissement du talent de Galdos, il faudrait penser à quelque chose de plus grand, peut-être à Balzac : tel de ces *Episodes* rappellerait assez les *Chouans* par l'intensité de vie qui y est répandue, par des portraits très étudiés de personnages historiques, par la profusion de détails pittoresques, par la création d'une quantité de types représentatifs.

Voici encore quelques lignes où M. Morel-Fatio définit le genre de succès qu'obtinrent les *Episodes nationaux* de Perez Galdos :

Ces *Episodes* ont eu en Espagne un beau succès, sinon auprès de tous les raffinés, du moins auprès du grand public. Ils sont venus au bon moment, ils ont répondu à un besoin. Dans un pays où on ne lit guère, ces livres enseignent à beaucoup tout ce qu'ils savent jamais de l'histoire nationale ; ils font revivre en les précisant, en leur donnant une âme et un corps, quelques noms restés, mais assez indistincts, dans la mémoire des Espagnols d'aujourd'hui... Le don d'intéresser, d'ému, d'éveiller, s'y révèle... Sans compter que, pour nous Français, fort ignorants de l'histoire moderne de l'Espagne, que la complication des événements politiques et le manque de très grandes figures et de très grandes actions rendent à vrai dire fastidieuses, les *Episodes* de Galdos nous servent comme ils servent aux demi-lettrés de là-bas ; ils nous apprennent sur les Zumalacaregui, les Cabrera, les Mendizabal et les Espartero ce que nous n'aurions sans doute jamais appris et le peu qu'il nous importe d'en connaître.

M. Morel-Fatio, dont je reconnais la haute compétence en tout ce qui concerne les études espagnoles, me semble ici un peu trop enclin à diminuer l'importance historique des crises intérieures dont l'Espagne a souffert, dont elle éprouve encore le ressentiment douloureux, comme on fait après une maladie mortelle et une guérison miraculeuse. La nation espagnole a subi, en 1834, en 1841, en 1872, des influences qui furent mille fois plus dangereuses pour son autonomie et pour sa renommée, que l'intervention, si méconnue, des Français dans la Péninsule. Je ne m'explique pas davantage sur ce point. J'y insisterai quelque jour, afin de montrer que nous ne méritons pas, nous Français, d'être chargés d'anathèmes, et que l'armée où combattit le père de Victor Hugo apporta au delà des Pyrénées certaines nouveautés, issues de la Révolution française, et dont le bienfait subsiste encore. Si nous avions commis tous les péchés qu'on nous attribue, notre départ aurait dû rendre à l'Espagne toutes les félicités. Or, à peine étions-nous partis, qu'une suite de calamités inouïes fondait sur l'Espagne. Sa puissance coloniale s'éroulait par l'abandon du Chili, de la Colombie, de la Floride et du Mexique. L'Inquisition, abolie par le gouvernement constitutionnel, était rétablie solennellement dans ses honneurs, us et coutumes, par la monarchie restaurée. Les prétendus « libérateurs » de l'Espagne livraient la ville de Saint-Sébastien aux horreurs d'un pillage et d'un incendie, qui rappelle les atrocités de la guerre de Trente ans... Je reviens, par cette transition naturelle, aux discordes meurtrières dont Perez Galdos s'est fait l'historiographe érudite, pittoresque et passionné. Malgré l'autorité de M. Morel-Fatio, je persiste à croire que le tableau de ces convulsions ne s'adresse pas seulement aux « demi-lettrés ». C'est un plaisir très rare, de voir un peuple résister à de tels assauts et éliminer finalement le venin de la guerre civile, sortir d'un affreux cauchemar, exorciser les derniers fantômes de la barbarie, et se mettre résolument à l'œuvre, selon les maximes des Etats modernes, dans les voies de la civilisation, du progrès et de la liberté. Après avoir lu le *Roman de sœur Marcela*, je partage l'opinion des lecteurs espagnols et français dont la faveur a déterminé le vif succès du texte original et de la traduction. Je n'ai pas besoin de résumer ce roman, puisque le *Temps* l'a publié en feuilletons. Mais je tiens à noter l'avertissement que le savant et trop modeste traducteur, M. L. de L..., a mis en tête du volume aujourd'hui offert au public :

Lorsque le journal le *Temps* publia en feuilletons l'intéressant épisode de la campagne du Maestrazgo, intitulé *Sœur Marcela*, il reçut de ses lecteurs de nombreuses lettres lui demandant quelle part il fallait faire au roman, et quelle part revenait à l'histoire dans le récit de tous ces massacres.

Si triste que puisse être un semblable aven au point de vue humanitaire, nous devons déclarer que tous les actes de sauvagerie barbare, décrits dans *Sœur Marcela*, sont de la plus rigoureuse exactitude ; on en trouverait aisément la preuve en consultant les rapports officiels concernant les opérations des armées ou des guérillas carlistes ou isabellistes dans le nord de l'Espagne, de 1833 à 1838. L'imagination si féconde de don Benito Perez Galdos, l'un des écrivains qui ont fait le plus d'honneur aux lettres espagnoles depuis un quart de siècle, n'a usé de ses droits que lorsqu'il s'est agi de conter soit les pérégrinations et les tribulations du pauvre don Beltran de Urdaneta, soit les amours de la nonne errante et du cabecilla Nelet, afin de pouvoir rattacher à ces aventures romanesques l'exposé des horreurs commises par les partisans ou les adversaires de don Carlos.

Il nous est donc facile de discerner, à travers la trame de cette dramatique fiction, les traits de la vérité. Je sors de cette lecture, l'esprit hanté de tueries, de feu et de sang. Je vois, comme sur l'écran d'un cinématographe, les fusillades commandées par le carliste Zumalacaregui, les razzias organisées par les hordes de Cabrera, la Biscaye et la Navarre ravagées par tous les batteurs d'étréade en quête de rapine et de carnage... On attachait les prisonniers, hommes et femmes, tout nus, aux arbres du chemin, et on les lardait de coups de lance... D'ailleurs, un chapelain était adjoint aux bourreaux et recevait la confession des suppliciés, de sorte que, selon la pure doctrine de Torquemada, « si on perdait le corps, on sauvait l'âme, ce qui est le principal ! » A Tortosa, une vieille femme fut mise à mort, uniquement parce qu'elle était la mère d'un carliste. Les gardes nationaux refusèrent d'exécuter la sentence. Un lieutenant, chargé de commander le peloton d'exécution en devint presque fou...

Ce que Perez Galdos pense de ces abominations, nous le voyons clairement par les discours de don Beltran, marquis de Urdaneta, vieil Hidalgo libéral et généreux, imaginé pour permettre à l'auteur de flétrir éloquentement ces niaiseries sanguinaires.

... Cette guerre est digne des Cafres... L'hypercriste de cette férocité me fait horreur... Horrible et stupide...

Tandis que je profite des derniers feux du jour pour relire le *Roman de Sœur Marcela*, la ville de Pampelune, délivrée des lourdes stesses de l'après-midi, se réveille et, pour ainsi dire, s'allège, sous la fraîche brise du soir, dans la ceinture de remparts dont elle se pare avec d'autant plus de coquetterie que ces fortifications pittoresques sont heureusement inutiles. Un gentil fantassin, bien équipé, m'invite à descendre du parapet où je suis indûment monté. Jobés sans murmurer ; car mon respect pour les guerriers proprement tenus est égal aux répugnances que m'inspirent les « cabecillas » sordides, hirsutes et malfaisants... Au café où je vais m'attabler, en attendant l'heure du dîner, j'ai le plaisir d'oublier Zumalacaregui et Cabrera, en voyant passer, sur une jolie place égayée de platanes, MM. les officiers de la garnison de Pampelune, les uns à pied, les autres à cheval, tous fort élégamment vêtus d'un uniforme pimpant et sobre, qui donne à leur allure quelque chose de martial et de rassurant. La sécurité, le travail, la prospérité sont rentrés dans ce pays avec la discipline et l'exacte ordonnance de l'armée régulière. Les campagnes sont librement ouvertes aux gens qui voyagent pour leur commerce ou pour leur plaisir. La trace des balles fratricides s'est peu à peu effacée sur les murs des fermes et des *pueblos*. Je le regrette pour les amateurs de romantisme, mais je n'ai pas vu, depuis Roncevaux jusqu'à Pampelune, l'ombre d'une escopette. Et la diligence de Burguete cheminait bien tranquillement, au rythme des grelots que secouait allègrement son atelag de mules...

Je songe que, cette semaine, à Bilbao, la marine espagnole et la marine française salueront, en présence du roi d'Espagne, l'inauguration d'un port ouvert à la navigation pacifique. Souhaitons la bienvenue à cette Espagne rajeunie, libérée du passé mort, et vaillamment résolue à revendiquer son rang dans le monde, en travaillant, elle aussi, à l'œuvre commune de la civilisation. Je suis heureux de constater, pour la gloire des lettres — des bonnes lettres humaines — que la littérature espagnole a préparé, de tout cœur, l'avènement de cette ère nouvelle.

GASTON DESCHAMPS.

## LA VIE LITTÉRAIRE

APRÈS UNE LECTURE DE PEREZ GALDOS

Perez Galdos : *Misericorde*, roman traduit de l'espagnol, avec l'autorisation de l'auteur, par Maurice Bixio. Préface de Morel-Fatio. 1 vol. in-12. Paris, Hachette. Du même : le *Roman de Sœur Marcela*, traduction de L. de L..., 1 vol. gr. in-18. Paris, Calmann Lévy.

Près de l'île des Faisans, 2 septembre.

Je me promenais sur une charmante route, ombragée de platanes, le long de la Bidassoa, petite rivière que son insignifiance géographique semblait préserver à tout jamais des dangers de la gloire, et qui doit aux caprices de la diplomatie franco-espagnole une célébrité toujours renaissante.

Grâce à l'habileté du cardinal Mazarin, j'avais la satisfaction de me dire que les platanes dont je goûtais la fraîcheur et l'ombre appartenaient au sol français. J'étais chez moi, comme dans mon jardin. Sur l'autre rive, il y avait d'autres platanes, tout pareils, mais ils étaient espagnols. La frontière, du côté de l'Espagne, était gardée avec un grand luxe de précautions... Tandis que nos douaniers se montrent à peine, se promènent paisiblement, munis tout au plus d'un revolver discret que dissimule un étui de cuir noir, le *carabinero*, armé de pied en cap, est volontiers terrible. Chacune des innombrables guérites qui, d'Irun à Enderlaza, jalonnent la rive gauche de la Bidassoa, recèle un factionnaire toujours prêt à mettre le doigt sur la gâchette de son fusil. Le protectionnisme des *carabineros* est incapable de patience, extraordinairement prompt à la détente. Malheur aux Basques libre-échangistes qui passent trop près de ces farouches sentinelles ! L'autre jour, José Mendizabal, de Béohobie, descendait un sentier du mont Jaisquivel, non loin de la route d'Hernani. Il portait un paquet. Il était sans armes. Un *carabinero* le somma de l'arrêter. Le pauvre

José continua de cheminer parmi les cailloux et les herbes. Aussitôt, un coup de feu retentit. La balle, tirée d'une distance de sept ou huit mètres, atteignit l'homme dans le dos, lui fit un trou de part en part. Le malheureux José Mendizabal est mort après d'atroces souffrances. Il laisse une veuve, plusieurs enfants en bas âge. Ce *carabinero* si zélé aurait-il de l'avancement ? Un épicier de Fontarabie, qui me racontait cette tuerie, n'en concevait aucun étonnement et paraissait exempt d'émotion. Je me demande si, aux yeux de cet inoffensif marchand, la vie d'un homme a plus d'importance que celle d'un faureau.

Il m'a semblé — pour cette raison et pour quelques autres — que la Bidassoa séparait deux peuples très différents, ou plutôt deux façons, très diverses, de sentir et de comprendre. Ni notre cœur, ni notre raison ne s'accommodaient de certaines choses qui, au-delà des Pyrénées, furent longtemps conformes à la coutume et à la loi. J'en suis fâché pour les ethnographes fantaisistes qui ont inventé le partage du monde en deux parties inégales, le prétendu « bloc anglo-saxon » et le soi-disant « bloc latin ». Hélas ! Sur la plupart des questions qui intéressent la civilisation générale, je me sens moins loin d'un *boy* de Boston que de certains *chulos* de Saragosse...

Mais je me promenais, sur les bords de la Bidassoa, en compagnie d'un des Français qui connaissent le mieux l'Espagne et les Espagnols. Pourquoi ne citerais-je pas le nom illustre qu'il porte avec beaucoup de noblesse littéraire et d'élégante dignité ? C'est M. Mérimée, doyen de la Faculté des Lettres de Toulouse, auteur d'un livre savoureux où sont commentées les fantaisies picaresques de Quevedo.

Mon interlocuteur, aimable, autant que docte, m'apprit à ne point juger la noble nation espagnole sur des faits divers ou d'après les diversissements sanguinaires qui attirent les badauds des deux mondes autour de la veste pailletée des toréadors. Quand on veut connaître un peuple étranger, il ne faut pas trop s'attarder dans la conversation des garçons d'hôtel ni dans l'entretien des sociologues : les uns nous prodigent des renseignements trop folâtres ; les autres nous débilitent des dissertations trop ennuyeuses. En somme, les seules personnes qui soient vraiment qualifiées pour définir et pour expliquer une race, ce sont les écrivains qui parlent en son nom, les conteurs dont les belles histoires charment et consolent l'âme de tout un peuple, les poètes dont la voix, d'écho en écho, de sommet en sommet, propage et grandit la chanson dolente ou l'hymne triomphal d'une nation.

Les hommes actuellement représentatifs de l'Espagne, c'est un Juan Valera, un Pereda, un Blasco Ibañez, un Perez Galdos. Leur succès, déterminé par des raisons très hautes, est un heureux symptôme pour le pays dont ils sont les interprètes. En lisant leurs écrits, on a des chances d'apercevoir ce qu'il y a de plus salubre, de plus vivace et de meilleur dans la société espagnole. On discerne, parmi les traits, assez confus, de cette société bigarrée et multicolore, l'ardent désir de réforme et de progrès qui anime, en Espagne, les cœurs généreux et les intelligences supérieures. Quand un peuple ne peut point se passer de littérature, quand surtout la littérature dont il s'éprend est mar-

José Mendizabal  
7 septembre 1902

GRANDS MAGASINS DE LA PARIS LE DES DENIS

ain Lundi 8 Septembre et jours suivants GRANDE MISE EN VENTE DE TOILES, TROUSSEAUX

Table listing various clothing items like Coton écri, Guipure, Chemise, Corset, etc. with prices and descriptions.

S<sup>T</sup>E FRANÇAISE DES POMPES WORTHINGTON 43, rue Lafayette - Paris

Large table with multiple columns containing financial data, including 'OBLIGATIONS', 'PRIMES', 'FIN COURANT', 'FIN PROCHAIN', and various market rates.

Le Havre, midi - Cotons (à terme) - Soutenus. Ventes 1,750 balles. Courant 57 1/8; oct. 55 1/4; nov. 54 1/2; déc. 53 1/4.

Action des rivières torrentielles. - Dans toute la région dévastée, le débatement est total, toute végétation a disparu; les pluies donnent désormais naissance à des torrents impétueux, capables, comme la rivière du Précheur, de rouler des blocs de 10 m. c. à la Basse-Pointe, toutes les maisons des parties basses du bourg ont été emportées et le lit inférieur de la rivière remblayé par 4 m. 50 de blocs et débris.

Variations du fond de la mer. - Les sondages n'ont mis en évidence aucune modification de fonds, aussi bien au large que dans le voisinage de la côte.

Raz de marée. - Des mouvements de la mer ont été observés, consistant uniformément en cinq ou six ondulations séparées par des intervalles de cinq minutes environ, et d'une amplitude décroissante. Le plus important a été celui du 8 mai et a coïncidé, autant qu'on a pu le constater, avec l'instant de l'éruption.

LES NAVIRES A LA MARTINIQUE A l'arrivée du croiseur d'Estrées à la Martinique, le croiseur Suchet sera probablement renvoyé en France.

Une lettre de M. Poincaré Empêché par son état de santé de continuer ses journées dans l'arrondissement, M. Poincaré a dressé par voie d'affiche la lettre suivante à ses lecteurs :

Mes chers compatriotes, J'ai à cœur de vous remercier des innombrables témoignages de sympathie et d'affection que vous m'avez donnés pendant ma maladie.

Académie des sciences morales et politiques M. Chuquet commence la lecture d'un mémoire sur Georges Forster, de Mayence, l'un des adhérents les plus absolus de la Révolution française.

Le déraillement du 501 (Agence nationale) Dijon, 6 septembre. La femme Coradini, arrêtée dans des circonstances que nous avons relatées, a été amenée hier au cabinet du juge d'instruction, où elle est restée une grande partie de l'après-midi.

La liquidation des biens des jésuites On a vu que le premier vicaire de Saint-Jean Baptiste de Belleville s'était refusé, ce matin, à laisser pénétrer M. Ménage, liquidateur, dans les locaux occupés par un patronage d'enfants, à la villa des Otages, rue Haxo.

Après cet interrogatoire, l'inculpée a été ramenée à la prison d'Auxonne.

Table with columns for 'LONDRES - Marché', 'MARCHÉS D'OR ET D'ARGENT', and 'COURS DU PARIS'. It lists various market prices and exchange rates.

On n'a point empêché la guerre du Transvaal, et le commandement que lorsqu'elle est finie. Comment imaginer qu'elles peuvent, en quelques mois, remonter un courant qu'elles ont laissé se fortifier depuis trente ans et influer, par exemple, d'une façon décisive et toute prochaine sur la politique générale dont elles ont fait si longtemps profession de se désintéresser?

Et, pourtant, ce n'est pas tant leur influence sur la politique générale que sur la politique locale, qui témoigne de l'évolution des Trade unions anglaises, et qui les montre, sortant de leurs luttes purement techniques, pour prendre une part plus directe au gouvernement du peuple par le peuple.

« Le mouvement qu'on appelle, en Angleterre, « socialisme municipal, » et qui, malgré ses dangers manifestes, a tant fait et fait tant de bien, doit son origine aux Trade unions, ses premiers exemples aux ouvriers de Birmingham, dont M. Chamberlain était alors l'instrument autant que le représentant, sa force et sa toute-puissante vertu de propagande aux associations ouvrières qui le soutiennent.

« Il a, dans presque toutes les grandes villes d'Angleterre, accompli des réformes ignorées, qui ne vont certes pas sans danger pour les finances locales, ni sans quelques risques d'exagération, mais dont les effets sur la santé, le bien-être, la moralité publiques sont tout simplement merveilleux. Ce sont ces réformes, mieux encore que les congrès, qui témoignent de la vraie vie ouvrière en Angleterre.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES DES CORRESPONDANTS PARTICULIERS DU Temps Madrid, 6 septembre, 9 h. 40. Les attentions du gouvernement français et de ses fonctionnaires pour les membres de la famille royale espagnole sur le territoire français ont pro-

FEUILLETON DU Temps DU 7 SEPTEMBRE 1902 (14)

SAINT-YVES

LES AVENTURES D'UN PRISONNIER FRANÇAIS EN ANGLETERRE

PREMIÈRE PARTIE X LES CONDUCTEURS DE BESTIAUX

J'eus besoin de faire un certain effort pour me mettre au pas de mon nouveau compagnon; car, bien qu'il marchât avec un balancement disgracieux de tout son corps, et sans apparence de hâte, sans cesse j'avais à courir pour ne pas me trouver en arrière de lui. Nous nous examinâmes l'un l'autre: moi avec une curiosité toute naturelle, lui avec un mépris non dissimulé. J'ai su depuis qu'il était fort mal disposé à mon égard: il m'avait vu plier le genou devant les dames, et m'avait aussitôt diagnostiqué « un idiot à façons ».